

Pour en finir, *de grâce*, avec le musical des littéraires

Sarah Rocheville

Numéro 14, hiver 2007–2008

Têtes de Turc

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2540ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rocheville, S. (2007). Pour en finir, *de grâce*, avec le musical des littéraires. *Contre-jour*, (14), 131–134.

Pour en finir, *de grâce*, avec le musical des littéraires

Sarah Rocheville

Ça suffit ! La commodité ne justifie pas *tout* ! Beaucoup de choses, mais pas tout. J'irai droit, tout droit au fait qui, depuis les premières lectures d'enfance sous les draps ocellés des taches lumineuses de la lampe de poche, me fait hurler *ahou* ! et devenir, page après page, loup-garou à pupilles folles montrant ses crocs humides à la vue de ce qu'il déteste, de ce qu'il veut *dévoré pour en finir* ! Oui-dà ! En finir avec cette manie, cette tentation, cette échappatoire, ce brouillard à relais, ce manque total d'autonomie du texte littéraire, si souvent pendu aux basques de la musique comme à une veste de sauvetage rougeoyante. En finir avec cette atroce sensation de lecture, cette insatisfaction, désir intenable qui en reste là, toujours inabouti, agace-pissette infatigable, bourdonnant comme un essaim au fond de mon crâne acoustique. Docteur, j'ai un essaim ! Je lis et j'entends, ça vrombit.

Car j'entends. Et je ne suis pas la seule, très chers. Nous sommes plusieurs, une communauté de lecteurs aux aguets, aux abois, yeux exorbités et oreilles tendues. Entendez-vous, *vous*, messieurs dames les écrivains, mesdames et messieurs les burineurs sur papier réglé, les paroliers, les musiciens contrits ? Avec tout le respect que je vous dois, avec toutes les

protestations — prosternations je veux dire — dont je vous floue, maîtres et maîtresses Pinget, Quignard, Duras, Tardieu et autres Gailly, Makine et Millet ; et puis d'autres encore, oh la la, musiciens rampants, repliés sonores, reprisés kundériens patentés aux coutures grossières : vous tous, guidés par *l'Idée musicale*, si jolie, si douce, si charmante, si ronde, si immédiatement profonde, si terriblement profonde, si si, princesse zizi chatoyant dans ses robes de sirène, savez-vous ce que vous faites ? Savez-vous ce que vous êtes ? Des putes !

Le mot est lâché. Savourez-le comme le thé aromatisé que vous servez à vos lecteurs dans votre costume de passeur galonné. Thé réconfortant, soupe de vanille sombre, coco verte, chaï fumé, orange de Bengale, thé des lords. De bons thés, enchantés, supraparfumés, délicatement boostés ; de bons thés pour l'amateur à l'oreille ravie, l'oreille généreuse, nostalgique de n'avoir pas été musicien et consolé d'en avoir été amoureux. Et ainsi l'auteur et le lecteur vont-ils ensemble, main dans la main, une ronde à deux, en cadence, rythmée par le regret de toutes ces heures de musique qu'ils ont en commun, heures de gammes et de tendinites à répétition, heures qu'ils n'ont pas pu soutenir, *bien entendu*. Il fallait bien écrire.

La plupart du temps, lire les textes putassiers me donne atrocement faim. Je me retrouve soudain le ventre criant *au secours* entre deux chapitres d'une *Passacaille* pingetienne. Tous ces livres magnifiques, matière pliée en quatre puis en mille, objets d'origami, opprésés puis soudain déployés dans un bruit froissé de hautbois ou de clavier tapoté, tout cela me donne envie de me gratter jusqu'au sang, de tout saccager, d'éventrer les volumes et les murs. Comment vous dire comme j'exècre *deviner* le chuchotement des trios de Schubert, comme les airs de viole chez Quignard ou ceux de clarinette basse chez Gailly me souillent de leurs caresses trop, *tellement trop* effleurées. Lorsque ces timbres lents et onctueux sont évoqués sans être joués, ma peau se soulève, elle frémit et se détache de moi par petits lambeaux. Je pèle honteusement, je vieillis. Les années se précipitent sans aucune logique, explosent en irruptions cutanées et je me découvre avec horreur *souffrante, si souffrante*, galeuse et suppliante. Assez ! C'est insupportable, *faites quelque chose, jouez !*

Entendez bien ma requête. *Parler* de musique est difficile, soit, alors n'en parlez pas. N'empruntez plus d'une manière aussi sordide, vous vous humiliez en contractant une dette que vous ne pourrez jamais amortir : aucun capital véritable, sinon charlatanesque, ne sera manifesté au cours de l'échange. Le circuit économique musico-littéraire ne fonctionne pas, il déraile irrémédiablement. Les mots ne sont pas des sons, quoi qu'en pensent Schubert et autres romantiques. Les dièses, les bémols, les staccatos n'expriment pas les accidents poétiques ou les hiatus de la pensée. Inutile d'insister, la musique ne prend pas le relais de l'ineffable, la mélodie ne renvoie pas au sens d'un vers. La référence musicale n'élargit en rien le texte poétique, le plus souvent, elle le mine et le rend débile. En cherchant à faire en sorte que la littérature reprenne son bien à la musique, Mallarmé avait formulé la fascination exercée depuis belle lurette par la musique sur les écrivains. Depuis au moins le chant des Sirènes dans le chapitre XII de *L'Odyssée* d'Homère, où Ulysse se fait attacher au solide mât de son navire pour entendre ce qu'aucun mortel n'a pu entendre, c'est-à-dire le chant de ces divines enchanteresses dont l'écoute rend passible de mort. Depuis cette *ruse folle*, la littérature s'attache à la représentation du langage musical comme de ce qui lui échappe mais l'appelle pourtant vers l'indicible.

C'est à ce mythe littéraire de la musique que j'en veux, puisque la musique n'y a que peu à voir, non rien, puisqu'elle y est souvent plus rêvée que connue, comme dans l'horrible *Rêverie d'un poète français* sur Richard Wagner de Mallarmé, qui ne parle que très peu de l'œuvre musicale en tant que telle, mais s'attache beaucoup plus aux pouvoirs de son image onirique. Sachant donc que toute manifestation de musique agit comme le révélateur chimique de la détresse humaine, qu'elle accomplit le travail de sape le plus vil et le plus corrosif qui soit de la dignité, imaginez ce que cela peut donner *lorsqu'il n'y pas même de musique* ! Il faut y dénoncer le mécanisme infernal de *l'abus*. Sous le velouté du rapport, sous la caresse auditive se raidit le plaisir du geôlier qui s'exerce à ravir, charmer et finalement, *empaler*. Tout doucement, il va sans dire, avec beaucoup d'égards et de soins, la pointe s'enfonce dans l'âme mine de rien, en tapinois, en *traître* !

La tâche de supporter le vide n'est pas confiée à tous. Celle de chercher l'inouï encore moins. Il faut choisir ce côté-ci du monde, avec ces chemins raboteux et tout aussi sonores. Que les sirènes aillent se mouiller ailleurs, qu'elles carguent les voiles d'Ulysse de leur voix infiniment douce d'étrangloir, il y aura toujours bien assez de marins pour se laisser prendre à ces petits jeux de pétasses finies et craquer sous le poids de leurs cartes de crédit.



Véronique Bessens